HAL
open science

# To clic or not to clic... ce que cachent les petites oreilles de l'hippopotame 1 !

Yannick Butel

## To cite this version:

Yannick Butel. To clic or not to clic... ce que cachent les petites oreilles de l'hippopotame 1 !. Incertains regards. Cahiers dramaturgiques., 2017. hal-03516154

**HAL Id: hal-03516154**

**https://amu.hal.science/hal-03516154v1**

Submitted on 7 Jan 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# To clic or not to clic… ce que cachent les petites oreilles de l'hippopotame[1] !

Yannick Butel
Aix Marseille Univ, LESA (EA 3274), Aix-en-Provence, France

*La pensée critique doit s'efforcer de définir le caractère irrationnel de la rationalité établie*
Herbert Marcuse[2]

*De même l'essence de la technique n'est absolument rien de technique. Aussi ne percevrons-nous jamais notre rapport à l'essence de la technique, aussi longtemps que nous nous bornerons à nous représenter la technique et à la pratiquer, à nous en accommoder ou à la fuir*[3]
Martin Heidegger

La technologie est le matériau qui oriente les développements de la société en chacune de ses parties constitutives et à partir duquel et avec lequel l'histoire de l'esthétique prend forme, se transforme. Les options technologiques retenues sont des choix idéologiques.

S'il est difficile de restituer synthétiquement tous les débats sur l'apport de la technique et de la technologie, que l'on s'y oppose ou que l'on prétende y voir l'avenir indépassable du mouvement de l'Histoire, chacun concevra qu'il est sans doute plus aisé de constater que la révolution technico-technologique, de ses balbutiements à la révolution numérique jusqu'à la mise en place d'un cybermonde – comme le commente Paul Virilio – s'est immiscée dans plusieurs des différents espaces des sociétés ayant adopté le modèle capitaliste, renouvelant du même coup les formes et les pratiques des relations sociales ainsi que les dispositifs de « gouvernementalité » comme le pensait Michel Foucault.

Parmi celles-ci, en sus de l'économie et de la politique, du juridique et de l'esthétique, il nous faut porter attention à la première d'entre elles. Comprenons par-là les mutations du langage qu'induit cette révolution technico-numérique puisque celle-ci s'est augmentée d'une langue à même de nommer les processus technologiques et les pratiques qui lui sont propres.

Précisément, il s'agit ici d'envisager l'autopsie d'une langue qui repose sur un lexique qui n'est pas nouveau, mais qui a trouvé un emploi renouvelé ou recyclé dans la conquête

1 « Les petites oreilles de l'hippopotame » désigne la partie émergée du cloud. Pour autant que cela surprendra le lecteur, le net recourt facilement au bestiaire pour désigner certains processus, effets, etc.

2 Herbert Marcuse, *L'Homme unidimensionnel*, trad. Monique Wittig, Paris, Minuit, 1986, p. 251.

3 Martin Heidegger, « La question de la technique, *Essais et conférences*, trad. A. Préau, Paris, Gallimard, 1958, p. 9.



10 Butel IR7.indd 127 19/10/2017 16:11:23

et l'expansion de l'espace virtuel dont nous sommes simultanément les témoins et les utilisateurs.

Le « *login* », le « *password* », le « *cloud* », le « *cloudcomputing* », le « *hardware* », le « *software* », le « *spamexing* » contraire à la « *Netiquette* », le « *cookie* », le « *link* », le « FAQ » (*frequently asked question*), le « wiki », etc. désignent ainsi pour l'utilisateur d'un FAI ou d'un « *Provider* » (fournisseur d'accès à internet) une réalité linguistique quotidienne qui doit être, sinon maitrisée du moins connue pour rejoindre le cyberespace, bénéficier du WYSIWIG (*What you see is what you get* » et être membre du « village global » (expression qui désigne la communauté du net).

Soit, ici nommé à travers quelques éléments du lexique propre à cette langue, un ensemble lexical constitutif et supplétif au mythe babélien, à même d'en entretenir le rêve ou de déjouer l'échec que fut la tentative de construction de la tour[4].

Lexique ou langue, disons-nous, qui s'apparenterait à une « langue commune » parlée par tous les hommes, et qui, alors que le Net propose de penser en termes de « portail » pour accéder à toutes choses, renvoie à la racine akkadienne « Bab-illum » qui signifie « porte », dont on ne peut ignorer qu'elle est aussi la « porte de la connaissance ou delphique », laquelle fut interdite aux hommes.

Et d'ajouter que le déploiement de cette langue qui n'est, rappelons-le encore, pas une invention, mais un recyclage linguistique de mots et d'autres, pris ici et là à différentes autres langues retraitées, essentiellement marquées par les langues anglophones, sauf à souligner quelques tropismes exotiques, références au bestiaire ou barbarismes mythologiques... ce déploiement, donc, désigne et incarne le rapport que l'homme entretient à l'espace virtuel qui n'est lui-même, *a priori*, que le monde miroir de l'espace physique, politique, économique, juridique, voire artistique... où habite l'homme. En cela, le « cyberespace » (mot de l'auteur américain William Gibson) comme le répétait Amadou Top - directeur de *Alliance Technology and Informatics* et vice-président de l'Association mondiale des sociétés multimédias, lors de la 30e cession de la conférence générale, à l'UNESCO, sur la réglementation de l'internet – « est un miroir du monde réel, son évolution peut en faire un monde virtuel déconnecté de la réalité[5] ».

Nouvelle colonie de l'espace physique et calque de celui-ci, le cyberespace est ainsi un modèle dérivé, dupliqué et reconduit des sociétés qui, tout en étant d'actualité, apparaîtront comme des sociétés « archaïques ».

Espace où se prolongent, sous des formes liées aux avancées technologiques, une multiplicité de services de proximité, de relais de services publics, d'agences et d'enseignes

4 Si Babel vient à l'esprit, le mot « tour » désigne également l'élément central d'un ordinateur. On dit encore « boitier ». La tour a succédé au Desktop (bloc que l'on posait sous l'écran de l'ordinateur). Noire ou blanche à sa mise en place, elle est aujourd'hui l'objet de *Tuning* ou, comme l'on en parlerait pour une voiture, elle peut être customisée.

5 Doit-on rappeler les disparités entre les pays face au net. Amadou Top soulignait que l'Afrique avec 9,7 % de la population planétaire, ne compte que 0,1 % des internautes mondiaux, tandis que les États-Unis avec 4,7 % de la population mondiale représentent 26,3 % des internautes.



10 Butel IR7.indd 128 19/10/2017 16:11:23

de toutes sortes où l'utile et le nécessaire voisinent avec l'accessoire et le futile comme en produit la société de marché.

Espace organisé et hiérarchisé, répondant aux lois de l'offre et de la demande, tout à la fois concurrentiel et déréglementé à l'exemple de la « bulle internet », développant de nouveaux services et prolongeant ceux des sociétés physiques.

Espace soumis, de la même manière que celui dont il est issu, à des dispositifs de surveillance, des modes de contrôle, des espaces tolérés et interdits, des règlements juridiques et des engagements éthiques, etc. qui s'incarnent dans l'*Internet Corporation for Assigned Names and Numbers* (ICANN), société de droit californien, régulant le DNS (*Domain Name System*) lequel, entre autres, fait de chaque utilisateur un numéro (adresse IP), un « tatoué ».

Cyberespace relevant, entretenant et favorisant l'émergence, de la même manière que son modèle « archaïque », des épidémies, des blocages, des violences, des économies « souterraines »… mais aussi l'organisation d'espaces de connaissances, la mise en place de foyers de création, le foisonnement d'initiatives liées à l'imagination, à la solidarité, à l'éducation…

Cyberespace rattrapé par l'infobésité (néologisme québécois pour nommer le processus frénétique de téléchargement ou « *information load* »), le développement de « chambres d'écho » (communauté web), la sérendipité (mise en place de connaissances acquises empiriquement), la folksonie (mode d'indexation de pages et de contenus fait pas l'usager, dit aussi « favoris »), l'isolement et la solitude encouragés par l'addiction à la « solosphère », et parfois les « virus » et autres « cheval de Troie » qui viennent à bout du « système » : la carte mère (diminutif « mobo »), privant d'un coup l'utilisateur des ports de connexion nécessaires à la navigation (geste libre de l'internaute) qu'il ne faut pas confondre avec les « navigateurs web » (dont l'ancêtre « Netscape Navigator » est aujourd'hui suivi par Safari, Mozilla, Opera…), logiciels conçus afin d'afficher le « *World Wide Web* ».

Tomber en panne de « Browser, butineur, arpenteur, fouineur, fureteur, explorateur » (autres noms pour désigner le « navigateur internet ») handicape donc l'utilisateur qui, soudainement, se voit exclu de la communauté du village virtuel, interdit de séjour dans le « village global ».

Instant d'inquiétude, de solitude, d'angoisse, d'exil… où le « *Reset* » fébrile se heurte au diagnostic du BIOS (balayage du système pour en produire un état) marqué par le BIP sauveur ou funèbre et fossoyeur.



10 Butel IR7.indd 129 19/10/2017 16:11:23

Aussi, produire une analyse critique du cyberespace, appelé aussi « espace virtuel », n'est rien moins que faire la critique et l'analyse de l'espace physique puisque l'un comme l'autre sont l'envers et le revers de la même médaille. Envers et revers où le développement des brain-machine interface n'a jamais été aussi poussé, modifiant du même coup notre rapport à l'espace, au temps, à la distance, au champ public et privé (cf. le travail à distance), aux autres, voire à soi… selon que l'on puisse se vanter de posséder un C2I (certificat informatique) à même de nous intégrer au WEB 2.0 (modèle participatif, collaboratif et en capacité de produire des contenus) ou simplement consommateur de WEB 1.0 (dispositif de transmission et de diffusion).

En cela, et malgré la menace d'un procès en technophobie, il apparaît que la cybersocialisation ne peut *de facto* se soustraire aux questionnements et aux critiques qui se développent dans les espaces de socialisation plus anciens (et contemporains) raintes afin d'échapper à la régulation et aux cadres de celui-ci (déréglementation du marché ou de l'organisation du travail, par exemple).

Cette critique polémique, voire diarrhéique aux yeux de certains, récurrente, au risque d'épuiser la protéine FOXP2 (celle qui favorise l'acquisition du langage) fut d'ailleurs reconduite récemment à l'occasion de la parution de *Maintenant*. Je cite : « la condition de règne des GAFA (Google, Apple, Facebook, Amazon) c'est que les êtres, les lieux, les fragments de monde restent sans contact réel. Là où les GAFA prétendent « mettre en lien le monde entier », ce qu'ils font c'est au contraire travailler à l'isolement réel de chacun[6] ».

Ainsi en est-il de l'*homo quotidianus* d'Henri Lefebvre, rendu à une complexité contemporaine, qui pour autant qu'il a vécu en « darwinie » différentes mutations depuis l'*homo sapiens* (homme savant), en passant par l'*homo sovieticus* de Svetlana Aleksievitch, semble vivre dans un rapport schizophrène à cette évolution, développant la nostalgie d'une essence idéalisée dont le priverait sa nouvelle peau d'*homo connexus* (expression inventée par Francis Jauréguiberry) qui fait débat du côté des penseurs du « transhumanisme » et de l'*homo festivus* (cf. Philippe Muray), avant dernier avatar et spectre de l'extinction de l'*homo politicus* et *economicus*[7] promis à devenir l'*homo silicium* d'après le sociologue David Le Breton.

## Soit !

À l'évidence, on pourrait multiplier les critiques du cyberespace et de son offre déréglée. S'inquiéter du développement tous azimuts et tentaculaire de celui-ci, notamment pour ce qui concerne la relation à l'œuvre d'art. Se questionner sur la présence du « Net. Arts. »

6 Le Comité invisible, *Maintenant*, Paris, La Fabrique, 2017. Cité par Libération, « l'insurrection fait du sentiment », édition du jeudi 20 avril 2017.

7 Le lecteur pardonnera cette série « latinisante » qui renvoie au commentaire de Hegel sur la menace (l'individualisme) que fut l'empire romain pour la construction de l'Histoire, plus qu'à l'humour onomastique des successeurs de Goscinny et Uderzo. Notons toutefois que le 36e volume, *Le Papyrus de César*, est rattrapé par la modernité et que le village gaulois n'est plus qu'un quartier du « village global ». Les références à internet sont nombreuses. Un scribe s'y nomme Bigdatha, les oiseaux ne chantent plus mais « Twiit », le « colporteur sans frontière » Doublepolémix est inspiré de Julian Assange, le fondateur de WikiLeaks. L'un des responsables des communications s'appelle Résowifix…



10 Butel IR7.indd 130 19/10/2017 16:11:23

(cf. Pit Schultz), du *Web Art* et de l'art connecté qui modifie le rapport à la réception, à l'aura qu'évoque Benjamin, et aux conditions d'exposition de l'œuvre d'art (soumise à des formes d'instabilité liées au support Net). À moins que le « spectateur-*connexus*[8] » soit le devenir du spectateur qui développerait quelques nouvelles aptitudes perceptives. Comparer les œuvres fermées semblables à celles qui sont présentées dans les théâtres, les musées… et le webness (œuvres ouvertes) rhizomatique, hypertextuel, collaboratif et mondialisé qui reprend le principe des œuvres immersives et participatives de l'espace physique *in situ*. Théoriser la « cyberception » de Roy Ascott qui prétend que les œuvres du Net induisent une relation dialectique qui repose à la fois sur une présence physique et une œuvre éloignée que le terme de « téléprésence » (présence à distance) synthétise. Penser à ces œuvres qui séjournent dans l'inter-espace. C'est-à-dire l'exposition de l'œuvre à la fois dans le cyberespace et l'espace physique. Se questionner, oui, sur ces Web-artistes, Net-créateurs dont on ne peut dire aujourd'hui si leur art changera le Net ou si c'est le Net qui changera l'art.

S'alarmer, aussi, à l'endroit de pratiques addictives qui corrompent l'utilisateur au point d'en faire un « Nolife » (personne dépendante de l'offre du Net qui prend une dimension démesurée au point de le priver de vie socialisée), un « Nerd » (inadapté social au physique disgracieux) ou un « Techie » obsédé par les nouveautés technologiques. Espérer une rémission pour ceux-ci et leur souhaiter de recouvrer le statut de Geek (utilisateur socialisé s'appuyant sur la « culture Geek ») qui fait des « IRL » (jargon internet pour parler de rencontres In Real Life qu'ils nomment « la vraie vie »). Se préoccuper de l'abandon du mythe de la communauté assemblée que fragilisent ces nouvelles pratiques. Se soucier des disparités que génère cette révolution technologique (appelée aussi « Révolution Internet) qui, pour une partie mineure, permet à un petit monde de « surfer » outre les frontières et de voyager dans l'espace virtuel, quand la majorité se noie dans un monde physique où la réalité figée est constituée d'une pauvreté concrète et d'une misère sans cesse augmentée. Se tracasser devant l'effet d'uniformisation des esprits qu'a stratégiquement organisée la prédominance du marché de la communication et de l'information qui a pris le contrôle sur le commerce de la pensée. Être interpelé par l'article 55 de la loi du 8 août 2016, plus connue sous le nom de « Loi travail[9] » qui a introduit un droit à la déconnexion… Etc.

Et d'ajouter que le « clic » qui a pu relever de langues ancestrales[10] (Khoïsan, Noma, Nguni, Xhosa, Zoulou, Sotho) que le spectateur découvrait dans le film *Les dieux sont tombés sur la tête*, est aujourd'hui un son à peine audible, dépendant de la pression d'une phalange, qui ouvre sur la connexion et la déconnexion.

Au vrai, le développement du cyberespace pose nombre de questions sur l'évolution des relations humaines, la mutation de l'inscription de l'Homme dans la réalité, la transformation des formes d'organisation du champ sociétal où l'autonomie et

8 Pour autant que la critique paraîtra justifiée, on ne peut ignorer également la formidable opportunité qu'est le cyberespace où, par exemple, se développe un Centre de ressources internationales de la Scène (CRIS) en ligne [http://www.ressources-theatre.net]. Voir aussi le site de l'ANRAT, [http://www.anrat.net/pages/lieux-ressources?page=3]. De même, le cyberespace est un lieu de création et de diffusion de l'art qui se perçoit comme un espace alternatif à l'industrialisation de la culture mise en place dans l'espace « archaïque ».

9 La France est le seul pays qui a légiféré sur cet usage du net et qui permet aux salariés de ne pas consulter ni répondre à leurs messages professionnels (appels téléphoniques, mails, sms) en dehors de leur temps de travail. Soit la mise en place d'une législation qui protège la vie privée de la vie professionnelle.

10 C'est le son produit avec la langue, ou les lèvres, sans l'aide des poumons. On parle de « consonnes non pulmonaires ».



10 Butel IR7.indd 131 19/10/2017 16:11:24

l'émancipation sont en débats, les limites de la raison mise en demeure, devant une révolution technologique qui l'excède, de penser de nouveaux rapports au temps, à l'espace, à l'infini, à l'illimité, à l'instabilité, à la localisation… Soit de développer une pensée critique qui lie l'herméneutique du sujet aux nouvelles hétérotopies et hétérochronies.

Mais pour autant que les incertitudes et les inquiétudes peuvent naître quant au devenir de l'*homo connexus* (qui est toujours sapiens), si les réticences tiennent à différentes causes, les conflits philosophiques liés à la conception du « cyberespace » relèvent d'une critique de la représentation de l'Homme. C'est une critique qui emprunte, en fait, à l'esthétique, à compter du moment où l'esthétique n'est pas disjointe de ces pendants : l'Histoire, l'Éthique et la Politique. De même, et nous l'annoncions dès le début de cet exposé, le « miroir du monde » relève également d'un enjeu linguistique.

Esthétique, en premier lieu, car l'esthétique réfléchit invariablement la mise en scène des sociétés, la mise en forme des agencements du monde, la mise en sens des modes d'organisation de l'espace, les priorités exclusives des conceptions morales de celui-ci, comme l'histoire de ses structurations successives qui relèvent de la politique. S'inquiéter de la « représentation » qu'offre le Net, s'en distancier, ne pas s'y identifier et ne pas se reconnaître dans l'architecture du « village global » qui est un monde codé et privatisé, tenu par quelques agences qui tendent à imposer un modèle « universel », c'est donc résister à un système esthétique qui n'est jamais que le vernis d'un système politique avec lequel l'esthétique est en dialogue continuellement, et qui peut être rejeté par l'homme singulier et les minorités qui espèrent d'autres mondes, inscrits dans d'autres formes d'imaginaires.

Or le « village global », sorte de « remembrement numérique intercontinental », travaille à la disparition des autres choix, à l'annexion et la dissipation des singularités et des alternatives. L'ignorer, c'est se méprendre sur la pensée des architectes du Net qui, comme Nietzsche le prétendait, « ne représente […] que le grand acte de volonté, la volonté qui déplace les montagnes, l'ivresse de la grande volonté qui a le désir d'art […] l'architecture est une sorte d'éloquence du pouvoir par les formes, tantôt convaincante et même caressante, tantôt seulement donnant des ordres[11] ».

Le premier âge du Net aura peut-être été « caressant », mais son omniprésence aujourd'hui doit nous alerter sur un développement stratégique autoritaire qui organise, institue, contrôle et ordonne le social.

Ce qui, incontestablement, donne à la question du philosophe Miguel Abensour « la domination totalitaire a-t-elle donné naissance à une logique architecturale spécifique[12] ? » une actualité reconduite et qui, par ailleurs, nous permet de fonder

11 Friedrich Nietzsche, *Le Crépuscule des idôles*, in Miguel Abensour, *De la compacité*, Paris, Sens&Tonka, 2013, p. 11.

12 *Ibid*., p. 17. Nous pourrions tout aussi bien faire référence à la pensée critique d'Henri Lefebvre sur l'espace et l'idéologie.



10 Butel IR7.indd 132 19/10/2017 16:11:24

le rapport entre esthétique et politique. Ce que Walter Benjamin aura identifié comme « l'esthétisation du politique ». Dès lors, le Net, ses modes d'expansion, est bien un conquistador dont les « navigators » infiltrent les espaces[13], tous les espaces, les ramenant à un « devenir-colonie » en hypothéquant toutes les souverainetés.

Aussi, si pour partie la critique du Net concerne son contenu soumis au flux continu des images, son lien exponentiel à la publicité qui s'impose via les fenêtres surgissantes et bloquantes, son goût pour l'exposition de soi où blog, pages personnelles, journal intime, etc. en font un miroir narcissique, ses connaissances mises en ligne parfois approximatives ; si plus précisément la critique du Net peut concerner l'uniformisation des modèles informatiques proposés et des pratiques offertes, la dépendance et l'exclusivité des systèmes d'exploitation, l'instabilité des sources, les automatismes induits par la pratique du « surf » et, par-là, la mise en place d'une « mentalité collective », la prolifération de périphéries résiduelles qui sont délaissées tout en étant asservies … en définitive, la critique devient réellement pertinente à compter de l'instant où l'on dépasse la critique de la technologie pour souligner que la technologie est idéologique.

Par-là, se limiter à faire la critique de l'utilisation du Net par les utilisateurs, constater les défaillances du système et du support ou du surfeur, revient à ne faire la critique que de la surface, quand en fait il faut se rappeler l'argument avancé par Marx dans *Misère et philosophie* qu'il n'y a point de neutralité de la technologie.

L'absence de neutralité de la technologie doit donc nous conduire à identifier le modèle idéologique qu'elle sert. En guise de réponse naïve disons *a priori* que, entre autres, la concentration des processus d'élaboration du cyberespace dans les pays du G20, la mise en place anarchique de propriétés (nom de domaine), le déséquilibre des moyens entre la « vie matérielle » et la « vie économique », la main mise par les GAFA, la souveraineté technologique qui s'exerce sur les pays de la zone sud, la désappropriation/dépossession des moyens de production, la division du monde entre « économie traditionnelle » et « économie en mouvement ou en expansion » (cf. Braudel) … et les effets politiques[14] sur l'organisation du travail : les modes de désocialisation de l'utilisateur (cf. Durkheim), la dépendance, la déréglementation comme principe… sont les symptômes du capitalisme et de ses formes dérivées néo-libérales.

Mais, et plus essentiellement, si l'idéologie que promeut le cyberespace participe du néo-libéralisme, c'est surtout parce que ce dernier, et de manière historique, s'est toujours fondé sur des ensembles géographiques dominés, organisés, pluriels et multilatéraux qui relèvent d'un mouvement de conquête et d'annexion de l'espace. Le cyberespace, appelé aussi « espace virtuel », étant *in fine* le dernier espace conquis en date.

13 Là encore, dans le prolongement de Miguel Abensour, nous partageons son point de vue quand il écrit : « S'il existe un signe de l'emprise totalitaire, cela a à voir nécessairement avec l'espace, avec l'institution de l'espace », *ibid*., p. 27.

14 Ce paysage ou ce constat radical, qui vaut pour critique, pourrait être augmenté de la pensée d'Abensour : « le propre des régimes totalitaires n'est pas tant de faire violence à une problématique essence de l'homme, ni même de déplacer les limites de l'humain, mais bien plutôt de porter atteinte au lien humain, de détruire le rapport, l'ordre inter-humain […] du lien politique entre les hommes », *ibid*., p. 56.



10 Butel IR7.indd 133 19/10/2017 16:11:24

Eu égard cette perception du cyberespace, il n'est pas étonnant que certains penseurs, se faisant l'expression des délaissés, laissés pour compte et autres communautés aspirant à des choix de mondes différents, s'élèvent contre ce développement invasif et veuillent trouver une alternative. C'est entre autres le cas de Samir Amin qui a écrit un essai intitulé *La Déconnexion*[15] et qui souhaite en finir avec le « virus libéral[16] ». Pensée divergente que celle du sociologue égyptien qui prescrit une réorganisation du capitalisme en proposant d'en finir avec la propriété privée des monopoles, de dé-financiariser la gestion de l'économie, de dé-mondialiser les rapports internationaux. Soit une inversion des rapports tels qu'ils sont constitués et une refondation de la mondialisation qui s'appuierait sur un polycentrisme comme sur la négociation, et non la soumission aux intérêts exclusifs. En cela, la « déconnexion » n'est rien moins que la tentative de modifier les rapports entre « centre » et « périphéries » aux besoins des états périphériques et non plus de les soumettre à des modèles de développement qui leur sont extérieurs.

Vraisemblablement, il y a là ce que les partisans du cyberespace rangeront du côté de l'idéalisme et de la rêverie, préférant un pragmatisme qui leur garantit de rester au cœur du mythe de la société réconciliée : « la Réseaupolis », habitée désormais par une entité nouvelle (parodie de Pascal), appelée « réseau pensant[17] ». Ajoutant sans doute, comme tous les aficionados de la cyberculture, de Joël de Rosnay à Pierre Lévy, que la « noosphère » (mot qui désigne la sphère naissante de l'esprit humain lié à un environnement dématérialisé après qu'il a relevé de la biosphère) est l'avenir politique de l'humanité puisqu'il est sans frontière, sans limite, etc.

Ainsi, le cyberespace serait-il la « Pantopie[18] » que contemple Michel Serres. Mot qu'il invente et qui se substitue à l'Utopie. Soit, d'évidence, une perspective enthousiasmante où enfin on devrait au cyberespace d'être en définitive une utopie réalisée.

À moins que la réduction conceptuelle de l'utopie à la seule configuration d'un lieu (non-lieu) ne soit le résultat d'une myopie épistémologique, car à propos de l'utopie, dans le voisinage de la pensée d'Abensour, elle est plutôt à concevoir comme un régime discursif et un mode rhétorique qui consistent à faire exister dans le jeu dialectique des propositions inattendues et des intervalles polémiques qui nourrissent le dialogue. Soit des énoncés qui viennent interrompre le flux continu de la doxa et introduisent de nouvelles pensées : ce qui n'était pas prévu de penser.

L'utopie, en cela, relèverait de la création d'un espace d'énonciation présent soudainement dans « le langage clos[19] ». Elle serait, en ses fins, liée à la faculté de persuader et donc de transformer le cours des choses de la réalité, les « lieux communs » : expression bienvenue qui désigne à la fois les paroles et les pensées qui sont convenues, et ne nous éloignent pas de l'enjeu qu'est l'espace idéologisé pour l'utopie.

15 Samir Amin, *La Déconnexion*, pour sortir du système mondial, Paris, La Découverte, 1986. Samir Amin, quand il évoquera la « déconnexion » est l'un des premiers à penser la « dé-mondialisation » de l'économie.

16 Samir Amin, *Modernité, religion et démocratie*, Parangon VS, 2008, p. 7.

17 Nous ne sommes pour rien dans l'éditorialisation de ces expressions que l'on trouve dans les travaux de chercheurs qui voient dans le cyberspace la construction d'une intelligence collective via la mise en réseau, et s'enthousiasment à l'idée que l'activité cérébrale, comme le cerveau, deviennent étrangers au corps de l'homme digitalisé.

18 Michel Serres, *Légende des anges*, Paris, Flammarion, 1994. La pantopie est le mot qui désigne que le lieu est dans tous les lieux, et inversement.

19 Nous faisons référence à la critique du langage de Herbert Marcuse qui désigne par « langage clos » un langage purement fonctionnel dont la finalité est de s'écarter des « contenus subversifs de la mémoire ». Marcuse ponctue sur le langage clos en soulignant que « Le langage clos ne démontre pas, il n'explique pas – il communique la décision, le diktat, l'ordre ». Se reporter à la section de l'essai intitulé « L'univers du discours clos », Herbert Marcuse, *L'Homme... op.cit.*, p. 109-144.



10 Butel IR7.indd 134 19/10/2017 16:11:24

L'utopie a donc à voir avec le langage, avec l'espace linguistique, et si le cyberespace a développé une cyberlangue (apparentée au langage clos), l'utopie s'y oppose vraisemblablement et c'est en cela qu'elle relève d'une pratique politique.

Elle s'oppose, à vrai dire, à la colonisation du langage par une « langue », essentiellement anglo-américaine, qui est l'une des ombres d'un système libéral dont la finalité hégémonique n'est plus à démontrer. Elle s'oppose à une industrialisation de la langue comme il existe une industrialisation culturelle que dénonçaient Horkheimer et Adorno dans *La Dialectique de la raison*. Elle contrarie le dénuement linguistique à l'œuvre, via les technologies de l'information et de la communication, qui conduit à penser l'obsolescence du langage (coma du genre épistolaire remplacé par le mail, mort annoncée de la syntaxe et du lexique via l'abréviation, le sms, le texto, l'émoticône, le *smiley*, disparition de la situation discursive remplacée par la grande distribution informative…). Elle contrarie le bavardage émotionnel et sensible, calibré, et propose l'alternative du discours développé, l'éloquence, l'argument, la joute agonale. Et là où le cyberespace porte atteinte au corps pour ne privilégier que certaines de ces fonctions (regard, touché), là où le corps semble promis à un devenir-accessoire quand la pensée sera sauvegardée après la mort du corps humain, elle ne cesse de rappeler qu'on « peut considérer le corps comme le hardware du dispositif technique complexe qu'est la pensée […] le software, le langage humain, est dépendant du hardware[20] ».

## Alors ?

Alors, il semble que les polémiques demeureront vives entre l'*homo silicium* et l'*homo sapiens* du XXIe siècle, entre l'animal economicus qu'il est et l'animal utopique dont il ne se départ pas.

Sans doute parce que la seule question d'actualité, alors que l'ère de la communication semble avoir pris le pas sur toutes choses, correspond à celle que posait Walter Benjamin quand il interrogerait « l'essence spirituelle[21] » du langage : « Comment l'homme se communique-t-il[22] ? »

À cette question, les ingénieurs du cyberespace ont répondu : l'homme communique *par* le langage, faisant du langage un outil et un véhicule. Oubliant, dans l'instant de la réponse que formulent les penseurs, que l'homme se communique *dans* le langage. L'œuvre d'art, indifférente, nous le rappelant.

20 Jean-François Lyotard, *L'Inhumain, causeries sur le temps,* Galilée, 1988, p. 21-22.

21 Nous empruntons à Walter Benjamin ce concept. Benjamin distingue l'essence linguistique du langage de l'essence spirituelle du langage. De la première, disons qu'elle désigne l'emploi que l'on fait du langage (parler, communiquer, nommer…). La seconde, l'essence spirituelle du langage serait en revanche ce qui de l'homme habite le langage. Walter Benjamin, « Sur le langage en général et sur le langage humain », *Œuvres 1*, Paris, Gallimard, 2000, p. 142-165.

22 *Ibid.*, p. 147.



10 Butel IR7.indd 135 19/10/2017 16:11:24

10 Butel IR7.indd 136 19/10/2017 16:11:24

10 Butel IR7.indd 137 19/10/2017 16:11:24